



**HAL**  
open science

# Claiming the Classical (Classics and Politics in the 21st Century) - Réflexions et bilan d'un workshop sur les usages de l'Antiquité classique dans la politique contemporaine

Fabien Bièvre-Perrin

## ► To cite this version:

Fabien Bièvre-Perrin. Claiming the Classical (Classics and Politics in the 21st Century) - Réflexions et bilan d'un workshop sur les usages de l'Antiquité classique dans la politique contemporaine. 2018. hal-01953786

**HAL Id: hal-01953786**

**<https://hal.science/hal-01953786>**

Submitted on 13 Dec 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Claiming the Classical (Classics and Politics in the 21st Century)*, réflexions et bilan d'un workshop sur les usages de l'Antiquité classique dans la politique contemporaine**

<https://labexmed.hypotheses.org/6498>

Fabien Bièvre-Perrin, *Post-doctorant LabexMed/Gerda Henkel, IRAA (USR 3155 CNRS/AMU)*

Le workshop *Claiming the Classical (Classics and Politics in the 21st Century)* a eu lieu le 9 novembre 2018 à la Senate House de l'Université de Londres (Institute of Classical Studies) avec le soutien de la British Academy. Son objectif était de réfléchir à la façon dont l'Antiquité classique se manifeste dans la politique du XXI<sup>e</sup> siècle, notamment au sein des mouvements d'extrême droite. Il s'agit du deuxième événement organisé par le réseau « Claiming the classical » (*revendiquer la culture classique*), coordonné deux historiennes anglaises : Naoise Mac Sweeney (Associate Professor of Ancient History à l'Université de Leicester) et Helen Roche (Assistant Professor à l'Université de Durham). La première est spécialiste des identités grecques et de l'interculturalité, la seconde travaille sur l'éducation et l'histoire en Allemagne au XX<sup>e</sup> siècle, en particulier sur la place de l'Antiquité classique dans la culture de la période nazie. Le réseau et ses objectifs sont présentés sur un site officiel : <https://claiming-the-classical.org/>.

À mon arrivée au workshop, la première chose qui m'a frappé a été la diversité des intervenants et du public, bien que la plupart des participants soient issus du milieu universitaire. Plusieurs orateurs venaient de pays d'Afrique ou d'Amérique du sud (Ghana, Afrique du sud, Brésil) et tous les intervenants européens n'étaient pas caucasiens, ce qui n'est pas si fréquent dans des événements consacrés à l'Antiquité classique en Europe. Le programme affichait une stricte parité des intervenants, mais les sessions étaient exclusivement présidées par des femmes. Enfin, les thématiques LGBT étaient abordées par des personnes affirmant leur homosexualité ou leur solidarité. Que, dans le mouvement de remise en cause de leurs démarches, certains participants anglais aient jugé la diversité du public de la journée modeste, voire inexistante ([voir le billet de Rebecca Futo Kennedy sur le workshop](#)) apparaît aux yeux d'un Français assez étonnant... En France, force est de reconnaître que le mot « diversité » n'est pas celui qui qualifierait le mieux un colloque sur l'Antiquité : les orateurs et les membres du public sont principalement des hommes blancs, secondairement des femmes blanches, la plupart se connaissent et appartiennent aux mêmes milieux socioculturels. Ce constat évidemment un peu schématique montre en partie l'échec de sciences de l'Antiquité à s'ouvrir à la société et à promouvoir les valeurs humanistes considérées comme universelles, qu'ils veulent défendre et explique comment aujourd'hui l'Antiquité peut se trouver instrumentalisée et ses spécialistes critiqués au nom d'un certain anti-intellectualisme.

La diversité est donc essentielle. Le renouvellement de la connaissance naît du renouvellement des questions que l'on pose aux sources et des attaques problématiques qu'on choisit. Le renouvellement des questions et des problématiques est lié au

renouvellement social, académique, culturel du corps des chercheurs, à leurs origines et à leurs expériences personnelles. Par son expérience personnelle et sociale, une femme n'interroge pas les sources comme un homme, n'écrit pas la même histoire et n'a pas la même relation au passé. Il en va de même pour les descendants des colonisés ou les LGBT. Leurs expériences personnelles et historiques les conduisent à renouveler les questionnements traditionnels sur l'histoire ancienne, à relire les sociétés gréco-romaines, à faire entendre le point de vue des vaincus et des persécutés qui a toujours été occulté. Ainsi, si le lieu du workshop, Londres, capitale multiculturelle, explique en partie l'assistance bigarrée, la thématique de la journée jouait à mon sens un rôle important : s'intéresser à la réception contemporaine de l'Antiquité implique une expérience particulière de l'Antiquité et une large ouverture d'esprit. **Présente tout au long de la journée dans la bouche des intervenants comme dans celle du public, ces problématiques à la fois scientifiques, sociales et idéologiques ont toujours été articulées avec le souci d'adresser une question majeure : que peuvent faire les spécialistes de l'Antiquité pour aider les publics à mieux appréhender les usages que la politique fait de la culture classique ?**

J'ai proposé [sur Twitter un fil présentant le contenu des différentes interventions de la journée](#) : j'en reprends ci-dessous les lignes directrices. Les organisatrices ont décidé d'organiser le workshop par grande zone géographique. La première session était consacrée aux Amériques où les Grecs sont considérés, notamment par l'extrême droite, comme les fondateurs de l'identité occidentale et de la civilisation. Il n'est pas anodin de commencer la journée par la situation aux États-Unis, où la situation est problématique et où les chercheurs, par exemple [D. Zuckerberg](#), se sont lancés dans l'arène. Dans leur pays, la culture classique est exploitée par les groupes d'extrême droite et l'Alt-right, dont certains membres sont proches de la Maison-Blanche, pour légitimer de nombreuses phobies (homophobie et xénophobie notamment) et le patriarcat/le sexisme, ainsi que le montrent bien la présentation de Denise McCoskey (Miami University) et les contenus recensés par le projet [Pharos](#) de Curtis Dozier (Vassar College). Cette réappropriation est également visuelle : de nombreux symboles antiques (faisceaux, pseudo salut romain, casque spartiate...), dont la portée politique est minimisée par les médias, sont remis au goût du jour, comme on a pu le voir lors des événements de [Charlottesville](#). On constate de plus un « whitewashing » (blanchissement ethnique) de l'Antiquité plus ou moins volontaire et conscient selon les acteurs. De manière plus large, Liz Sawyer (University of Oxford) constate que l'Antiquité est très présente dans la politique américaine via les discours qui citent pêle-mêle Cicéron et Thucydide (parfois de manière erronée), notamment lorsqu'il est question de définir la démocratie et d'inviter à la défendre ou à la répandre. Des éléments célèbres de l'Antiquité peuvent également être convoqués, c'est le cas du mur d'Hadrien, comparé au mur de Trump entre le Mexique et les États-Unis ou de manière plus allégorique au Brexit. Chiara Bonacchi (University of Stirling) propose une approche originale [via le big data](#). Au Brésil, abordé en fin de session par Juliana Bastos Marque (Universidade Federal do Estado do Rio de Janeiro), la culture classique subit de plein fouet les derniers événements politiques et l'anti-intellectualisme qui s'est installé au pouvoir et dans le discours politique

de droite, alors même que le latin et le grec ont progressivement disparu des cursus éducatifs.

La deuxième session portait sur l’Afrique et l’Asie. Okyere Asante (Stellenbosch University) a décrit la situation au Ghana. C’est l’Antiquité romaine qui est la plus citée dans les discours politiques, notamment à travers les notions de « fides » et de « Civitas », il s’agit d’afficher une culture. La situation est comparable en Afrique du Sud, [Grant Parker](#) (Stanford University) montre que l’Antiquité romaine y sert de cadre pour aborder la décadence de Zuma, dont la politique est assimilée au « Panem et circenses » (du pain et des jeux). Mais les discours, les caricatures et l’art dénotent également une volonté de réinterpréter et de s’approprier la culture classique, malgré le rôle de la colonisation dans sa diffusion, ou peut-être en raison de celui-ci. Cette question de l’héritage de la culture classique et de son utilisation comme outil impérialiste se fait également jour dans la communication de Michael Scott (Warwick University) sur la Chine. La culture classique y est très répandue, y compris à l’Université où de nombreux classicistes enseignent : ils traduisent les textes, mais surtout ils semblent travailler à mieux comprendre l’Occident et le monde avec une approche assez globale. Les éléments valorisés diffèrent vis-à-vis de ce que l’on voit en occident : par exemple, la démocratie athénienne est avant tout mise en avant pour son corps citoyen solidaire, non pour sa gestion politique collective. L’investissement de la Chine en Méditerranée et notamment en Grèce (port du Pirée), ainsi que plus généralement la diplomatie chinoise, ne sont pas étrangers à cet entrain pour la culture classique.

La troisième session est centrée sur la Méditerranée. Sam Agbamu (King’s College London) aborde l’Italie : son propos se concentre sur la politique migratoire, le concept de *mare nostrum* et [l’opération Mos maiorum](#). L’Antiquité semble, dans ces cas-là, servir à justifier une politique anti-migratoire. Konstantinos Poulis ([ThePressProject](#)) et Catherine Psilakis (Université Lyon 1) parlent quant à eux de la Grèce. La notion d’humiliation est centrale dans les propos, elle est l’un des axes de resémantisation de l’Antiquité, notamment par les nationalistes et le parti néonazi « Aube dorée ». Il est intéressant de noter que la figure de Solon est très présente, aussi bien dans la politique (Tspiras se voit comme un nouveau Solon en raison de ses réformes) que dans la culture populaire (street-art, bande dessinée). Elif Koparal et Güneş Dürü (Mimar Sinan Fine Arts University) présentent un état des lieux pour la Turquie : si l’Antiquité a connu diverses phases de réappropriation, le gouvernement actuel a plutôt tendance à la gommer, à la faveur de l’histoire ottomane. Les sites archéologiques antiques sont pour certains délaissés malgré le potentiel touristique et la politique de retour des biens culturels, et certains événements, comme [Year of Troy 2018](#) provoquent des situations paradoxales où s’embourbent certains responsables politiques. Enfin, Netta Schramm (Hebrew University of Jerusalem) se concentre sur Israël et sur les noms de code dans l’armée, notamment celui de la directive [Hannibal](#) qui concerne le comportement à avoir en cas de capture par l’ennemi. Selon elle, les débats sur « qui possède la bible » occultent le passé antique classique, à gauche comme à droite, même s’il appartient au paysage et à la culture populaire israéliens.

La journée se termine par une session sur l'Europe « du nord ». Anne-Sophie Noel (École Normale Supérieure de Lyon) traite le cas Macron-Jupiter. Il est question de la culture classique du Président français et de sa volonté de faire « vibrer » les citoyens en les faisant « renouer avec un imaginaire collectif ». La communication s'organise autour de quatre axes : l'adjectif « jupitérien » repris par la presse, la comparaison avec la fin de l'empire romain, la *virtus* romaine et l'utilisation du Parthénon comme cadre à l'un de ses discours sur l'Europe (à ce sujet, voir l'[article d'Yves Perrin](#)). Julia Müller (Technische Universität Dresden) présente ses travaux sur l'Allemagne et l'extrême droite, elle aborde notamment l'aspect graphique des références à l'Antiquité, dont les symboles viennent orner des t-shirts de manière parfois paradoxale (sur un sujet proche, lire l'[article de Bodo Mrozek](#)). Damjan Krsmanovic (University of Leicester) parle de Boris Johnson et de l'Angleterre : l'ancien secrétaire d'État des Affaires étrangères et du Commonwealth possède une culture classique qu'il met très souvent en avant et à travers laquelle les médias le représentent (caricatures...). Boris Johnson plaide pour le Brexit, pour lui l'UE est la dernière tentative de recréer l'Empire romain, et elle est également destinée à se terminer tragiquement... Neville Morley (University of Exeter) attire l'attention sur le symbole de l'enlèvement d'Europe, les références visuelles à ce mythe sont très fréquentes, dans la communication pro-européenne, et ce malgré une ambiguïté : que représente le taureau ? Racines grecques ? Message pro-migrants ? Symbole de l'Antéchrist ? Les réponses proposées par les tenants et opposants de l'UE sont légion. L'ambivalence de l'Antiquité doit donc être soulignée, même dans le cadre d'une communication très institutionnelle.



Le rapt d'Europe, sculpture de Léon de Pas (1997), à l'extérieur du Conseil de l'Europe à Bruxelles (photographie : [JLogan](#), CC BY-SA 3.0).

Le groupe de recherche est en voie de constitution et d'autres événements sont prévus, ainsi qu'une publication. Si vous souhaitez rejoindre le projet, vous pouvez contacter l'une des coordinatrices, Naoise Mac Sweeney et Helen Roche, via le site internet <https://claiming-the-classical.org/network/>. En lien avec ces thématiques, j'organiserai en 2019 à la MMSH d'Aix-en-Provence une journée sur la politique contemporaine et ses rapports au patrimoine antique et néo-classique.